



Début du Festival Orford  
avec **Wonny Song** Page E 3



**Mathieu Bock-Côté**  
entre en dissidence Page E 8

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 JUIN 2016



SHAWN PETERS

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

## Le phénomène GREGORY PORTER

Gregory Porter est un cas rare, et à plusieurs égards : chanteur jazz dans un univers dominé par le chant féminin, voilà déjà une particularité. Mais surtout : un jazzman qui vend un million d'albums ? Et qui fait danser les foules dans les clubs ? On touche ici au phénomène.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

**I**l suffit parfois d'un titre pour cristalliser une impression. Par exemple, *Time* qui dit de Jonathan Franzen qu'il est le « *Great American Novelist* », ou encore que Daniel Day-Lewis est « *The World's Greatest Actor* », point barre. L'image frappe, l'image s'imprime.

C'est un peu ce qu'a réussi en septembre 2013 le magazine *Esquire* en consacrant un long portrait à Gregory Porter, désigné comme l'« *America's Next Great Jazz Singer* ». Rien de moins, et pas d'erreur possible. Vous cherchez la voix masculine du jazz d'aujourd'hui et de demain ? C'est lui, 44 ans et une casquette-chapeau

comme signe distinctif (semble-t-il pour couvrir les cicatrices d'une chirurgie).

En fait, *Esquire* ne faisait alors qu'emprunter une expression utilisée un mois plus tôt par NPR (la radio publique américaine) pour définir l'imposant chanteur californien. Et en remontant un peu plus loin dans les archives médias, on constate vite que le crescendo d'éloges envers Porter était déjà bien entamé.

Ce même été 2013, Porter avait d'ailleurs mis le feu au Club Soda et laissé une salle comble sur l'impression qu'on venait d'assister à quelque chose d'unique et de durable : le genre de concert qui marque les esprits. La puissance de la présence, la force et la sensibilité du chant, l'intelligence de l'interprétation, le groove tranquille de ce jazz habillé de soul, le charisme général, tout était là. Et d'autant plus remarquable que Porter est à peu près la seule voix masculine (avec Kurt Elling et José James, disons) du jazz actuel.

Si la carrière musicale de l'ex-joueur de football universitaire a été lente à décoller, elle génère depuis trois ou quatre ans un succès que l'on voit rarement pour un artiste jazz. Porter fait partie des privilégiés qui fédèrent tant la critique que le public, contribuant comme d'au-

tres (Brad Mehldau, Robert Glasper, Esperanza Spalding, Kamasi Washington, ou Herbie Hancock avant eux) à élargir le bassin de ceux disposés à tendre l'oreille au genre.

Entre autres mesures du succès de Porter, mentionnons que ses deux premiers albums ont été en nomination aux Grammys pour le meilleur album de jazz vocal, que le troisième (*Liquid Spirit*) a remporté le trophée en 2014, que les critiques du prestigieux magazine *Downbeat* l'ont nommé artiste jazz émergent de l'année et chanteur jazz émergent de l'année en 2013... avant de lui accorder les mêmes prix l'année suivante, mais cette fois sans la mention « émergent ».

Et surtout : ces ventes d'un million d'albums pour *Liquid Spirit*, chose doublement rare en ce sens où l'on parle d'un disque classé jazz et d'une époque où l'industrie discographique est en pleine crise existentielle. Et ceci menant à cela — ou l'inverse —, Gregory Porter

« Ce qui rend le jazz différent, c'est que vous ne pouvez deviner où il va : c'est une musique de liberté »

VOIR PAGE E 2 : PORTER



## Le tordeur Philippe Djian

« Si ce n'est pas tordu, ça ne m'intéresse pas »

DANIELLE LAURIN  
à Paris

**P**lace Saint-Sulpice, j'attendais Philippe Djian au calme, à l'intérieur du Café de la mairie. Il s'est installé à la terrasse. Moment de flottement. On aurait dit le point de départ d'un de ses romans. De malentendu en quiproquo, on ne sait jamais à quoi s'attendre avec ses personnages toujours un peu à côté de la plaque. L'imprévisible est roi. Et la plupart du temps ça tourne mal. Avec cassage de gueules à l'avenant.

« Bonjour, c'est Philippe Djian. » Sa voix voilée au téléphone m'a vite ramenée dans la réalité de l'instant. Je l'ai rejoint au milieu de l'agitation quotidienne. Va-et-vient constant de passants ponctué de pimpons, de pétarades de moteurs et de volées de cloches provenant de l'église Saint-Sulpice à côté. De toute évidence, il était dans son élément.

« Tout le monde peut assister à une scène étrange, merveilleuse ou banale. Ça devient intéressant à partir du moment où on a un regard particulier dessus. » C'est ce que le romancier de 67 ans s'applique à faire depuis ses débuts dans l'écriture il y a une trentaine d'années.

C'est aussi ce qu'il enseigne dans les ateliers d'écriture qu'il dispense depuis quelque temps à des avocats, journalistes, étudiants ou autres,

à Paris et à Genève. « J'essaie de les orienter en leur disant : travaillez le regard ; déjà, vous aurez résolu 99 % du travail d'un écrivain. »

A la limite, pour lui, n'importe quelle scène se vaut. « Sauf qu'il faut savoir où on se met pour la regarder, comment on choisit l'angle », insiste-t-il entre deux bouffées de cigarette électronique.

C'est de biais qu'il aborde le plus souvent la faune humaine dans ses romans. En cherchant ce qui achoppe, ce qui échappe aux convenances. Qu'il s'agisse de relations amoureuses, sexuelles, amicales, professionnelles ou familiales, son angle d'approche est toujours plus ou moins tordu.

Il en convient et s'en amuse. « Si ce n'est pas tordu, ça ne m'intéresse pas. » Tordre le cou aux codes sociaux, par l'entremise de personnages sans foi ni loi, c'est ce qui allume l'auteur de 37<sup>e</sup> le matin par-dessus tout. Tant pis si on le juge provocateur. Peu importe si ça choque. Ou tant mieux.

Prenez son nouveau roman, *Dispersez-vous, ralliez-vous!*. Au début, l'héroïne et narratrice, une ado asociale du nom de Myriam, vit seule avec son père. La mère a disparu dans le décor il y a longtemps, le grand frère s'est fait mettre à la porte par le paternel après avoir foutu le bordel chez les voisins. Entendre qu'il a couché avec la voisine, une femme âgée,

dont on apprend dès la première page qu'elle a fini par se suicider.

**Démunie, mais libre**

Repliée sur elle-même, Myriam vit dans l'attente fantasmée du retour de sa mère et de son frère. « Elle ne demande qu'à s'ouvrir au monde, sauf qu'elle n'a aucun repère », précise l'auteur. On ne lui a rien expliqué sur la vie, sur ce que c'était qu'être une jeune fille, sur ce que c'est que d'avoir un rapport avec les autres. Les problèmes du bien et du mal, elle ne sait pas ce que c'est non plus. »

Ce qui peut paraître chez cette jeune fille comme un manque, une faiblesse, Philippe Djian en fait une force. « Elle est obligée de se construire par elle-même, elle n'est pas embarassée par les repères de la société. Elle est démunie, oui. Mais elle est libre, en même temps. »

Libre, l'héroïne et narratrice de son roman « *Oh...* », paru il y a quatre ans et récemment adapté au cinéma avec Isabelle Huppert sous le titre *Elle*, l'est aussi, plaide Philippe Djian. C'est bien ce qui dérange selon lui. Victime de viol, cette femme dans la cinquantaine décide de ne pas porter plainte à la police. Et elle choisit de ne pas opter pour la vengeance quand elle découvre qu'il est son agresseur. Pire, elle s'envoie en l'air avec lui...

VOIR PAGE E 6 : DJIAN

LAURENT EMMANUEL AGENCE FRANCE-PRESSE  
Philippe Djian, le 21 mai 2016 à Cannes, pour la présentation du film *Elle* de Paul Verhoeven, une adaptation de son roman « *Oh...* »

## CULTURE

## Des vacances à enchâter

ODILE TREMBLAY

Faut-il à tout prix bronzer idiot? Grave question existentielle qui pourrait titiller le futur vacancier s'il s'arrêtait une minute pour se la poser. Balayant les remises en cause, il a tendance à se rêver plutôt en lézard géant au pied du barbecue qui fume. Retour au Crétaqué des grands sauriens, sans la lutte féroce pour la survie, sinon le sempiternel combat sans merci entre voisins armés de tondeuses à gazon.

Bronzer idiot? «Oui, oui, oui, entend-on, réflexion faite, résonner de toutes parts. Et vite, à part ça!»

Au lendemain de la Saint-Jean sonne pour plusieurs le début d'une longue (ou trop courte) récréation, qui sera lascive, aquatique, divertissante, apathique, hilarante et bien arrosée. Promis! Juré! Rien de moins! Rien de plus!

La société entière, la télé, la pub, les hautes instances du loisir et du faites-comme-tout-le-monde font miroiter les joies du *farniente* absolu au lac comme en banlieue, ou du saut pépère sous des cieus cléments, s'il en subsiste encore sur la planète en folie. Quant aux citadins pur jus (ou trop désargentés pour prendre le large), une surabondance de Montréal en festivals menace de les assommer plus efficacement que le soleil, à coups de violents décibels.

Alerte! Le cerveau, organe fragile et capricieux, pourrait refuser de reprendre du service à la rentrée, ses neurones atrophiés sous d'excitifs replis.

Reste à s'insurger contre la tyrannie de l'air du temps qui invite son monde à arpenter les

mêmes autoroutes balisées, là où les avenues de découvertes artistiques se font pourtant si douces aux heures perdues.

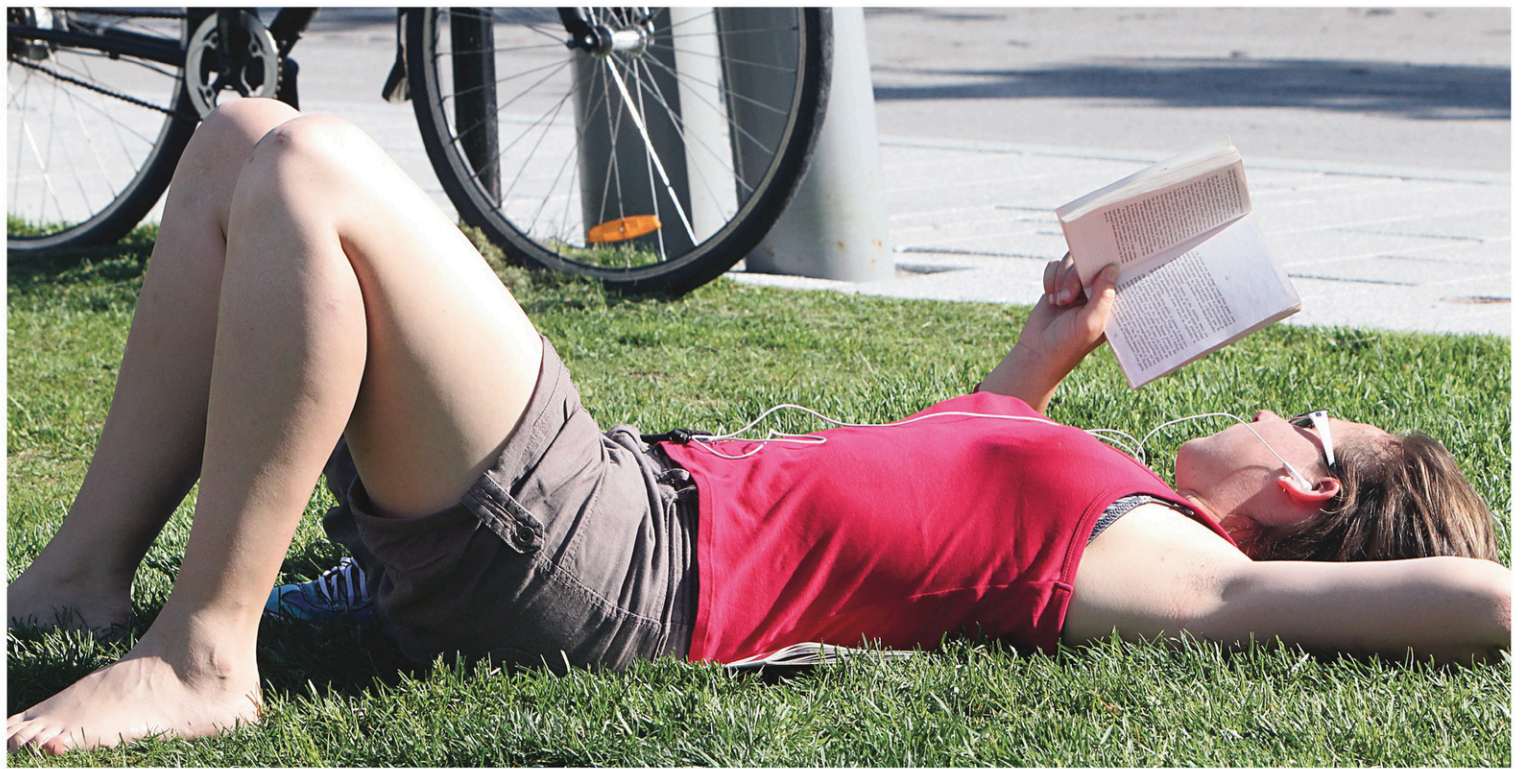
Tenez! Dans le registre «On sort au cinéma!», faut-il vraiment un soir de canicule s'enfiler le pop corn et le Coke diète pour mieux affronter — la grosse campagne de pub vous crie d'y courir — les dérives sexuelles ratées des *3 p'tits cochons 2*? Il y a plus drôle et plus inspirant, on vous prévient comme ça...

Quant au *Bon gros géant* de Steven Spielberg, première alliance du grand Américain avec Disney, autant prévenir votre progéniture: c'est guimauve et déjà vu. De quoi raviver la nostalgie des parents pour la singularité de son *E.T.*

## Menues escales

Tout n'est pas perdu. Les cinémas, longtemps abonnés au pur divertissement, diversifient un peu leur offre estivale, offrant en pâture quelques films plus fins surnageant dans la mer des autres. On vous recommande *Les cowboys* du Français Thomas Bidegain, si vivant et bien joué, sur le thème d'une famille déchirée après la radicalisation d'un des enfants. *Mia madre*, grand film entre deuils et rires de Nanni Moretti, est déjà en salle, et on a hâte de voir *King Dave* de Podz, lettre d'amour rageur à Montréal sur un long plan-séquence. Cerise sur le gâteau, la Cinémathèque québécoise présente un cycle de films érotiques en juillet et août. Soirs torrides pour soirs torrides, de quoi maintenir l'ambiance surchauffée.

Tant mieux si des fabricants de loisirs répondent à quelques menus besoins des vacanciers qui associent plaisirs culturels et historiques aux joies de l'été. Trop contents sommes-nous, à l'heure d'emprunter le chemin des vacances, au Québec ou ail-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'été est le moment idéal pour lire ce qu'on a remis à plus tard. Suffit d'adapter ses choix littéraires à l'état d'esprit ambiant, la légèreté se posant partout, même sur des œuvres de qualité.

leurs, lorsque des circuits proposent une escale guidée à travers la mémoire des lieux.

Quant à la ronde des festivals, on la trouve çà et là pavée de petits spectacles intimes à savourer sous les feuillus. Même le théâtre d'été, abonné par nature aux œuvres inoffensives, fait quelques pas de travers. À Montréal, aux Écuries en août, la pièce chantante *La vague parfaite* de Guillaume Tremblay invite à méditer sur le loisir qui tourne à vide. Arroseur arrosé.

## Lire au milieu des pissenlits

En dehors du roman de gare sur serviette de plage, la lecture de vacances est laborieuse et casse-pieds, surtout avec un cocktail dans le nez, estiment plusieurs. Faux!

Plutôt, à notre avis, le moment idéal pour lire ce qu'on a

remis à plus tard en prétextant un manque de temps qui n'a plus cours. Suffit d'adapter ses choix littéraires à l'état d'esprit ambiant, la légèreté se posant partout, même sur des œuvres de qualité.

Relire ou découvrir Benoîte Groult ne serait pas plus mal. La féministe française vient de tirer sa révérence, d'où l'occasion de pénétrer son univers. En plus de ses essais, la dame a écrit des romans, parfois très associés aux ensoleillements estivaux.

On pense à *La part du cœur*, avec son décor de paquebot de croisière, son escale érotique à Tahiti et son couple qui sent flotter sur lui un vent de liberté. Ça se lit tout seul, comme ses *Vaisseaux du cœur*, autre roman de vacances, situé au bord de mer, alors qu'une chic Parisienne

succombe, façon Lady Chatterley, aux charmes robustes d'un marin breton.

Benoîte Groult a été une romancière très accessible, doublée d'une fine psychologue de la passion hors cadre et des routines du couple. Ses livres sont bien écrits et leur musique vous berce au fil des pages. Alors, pourquoi pas?

Roman pour roman, je resterais fidèle à mes habitudes de traîner dans mes bagages les livres écrits par des auteurs du pays où je vais. Avec l'impression de saisir à travers eux l'esprit d'une société, plutôt que de la survoler en touriste au pas pressé. Les fleurs et les gens de la place sortent du roman pour mieux s'incarner sur les pavés. Pas mal!

Restent aussi les classiques qui s'empoussièrent en attendant de rejaillir en

vos jours de relâche.

— Proust, c'est long, et les vacances, c'est court, soupirait l'autre. Vrai! Pas obligé de lire toute la *Recherche*, remarquez. En deux tomes, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* vous trimballe sous le vent marin de la côte normande puis à Paris avec introspection et étude de mœurs sur éclats de génie. Il y a aussi des étés pour revisiter Jean Genet, d'autres pour s'aventurer du côté de Gustave Flaubert, de Virginia Woolf ou de Jacques Ferron. J'ai aimé tour à tour la compagnie de chacun, entre trois bouffées d'air pur et la route qui défilait sous le soleil d'été.

otremblay@ledevoir.com

Cette chronique s'interrompt pour cinq semaines. Bonnes vacances!

## PORTER

SUIITE DE LA PAGE 1

a été sollicité par l'immensément populaire duo britannique de pop/house Disclosure pour co-écrire une chanson, *Hold On*, qui a fait danser bien des gens l'été dernier: rythme assasin. Certaines chansons de Porter ont également été reprises (en remix) par des artistes R & B ou appartenant au monde de l'EDM (electronic dance music).

## Mille manières

C'est d'ailleurs *Hold On* qui ouvre le nouvel album que

Porter présentera à Montréal, *Take Me to the Alley*. Mais la chanson est ici complètement autre, un soul épuré qui gagne en émotion ce qu'il perd en tempo. Version pur jus Porter.

Il y a deux ans, il confiait au magazine *GQ* que c'est précisément ce qu'il aime du jazz, cette possibilité — ce besoin — de ne jamais faire les choses à l'identique. «Ce qui rend le jazz différent, c'est que vous ne pouvez deviner où il va: c'est une musique de liberté. Au moment où vous

pensez que vous savez ce que vous allez entendre, il va y avoir un tournant imposé par un musicien. Et même si vous jouez avec les mêmes musiciens depuis des années, il y a toujours quelque chose de nouveau. Vous chantez en arrière du temps, ou en avant; plus vite ou plus lentement. Vous changez le rythme, la tonalité. Il y a un nombre infini de manières de jouer que vous pouvez constamment changer.»

À *Downbeat*, il disait récemment se sentir «mal pour les

chanteurs populaires de qui on attend qu'ils chantent la même chanson dans la même tonalité 20 ans après l'avoir écrite». Très peu pour lui.

*Take Me to the Alley* montre un Gregory Porter qui creuse plus profondément les sillons de son art, sans en modifier les contours. On note la richesse du grain de la voix; l'âme qu'il insufflé à ses interprétations; les atours très soul de l'ensemble de la proposition; la filiation jazz dans les arrangements; son

sens aigu de la mélodie.

On note surtout quel excellent compositeur Porter est. Sur des rythmes efficaces (*Don't Lose Your Steam*, notamment) ou des ballades senties, il plante des textes intelligents qui dévoilent une grande sensibilité sociale dont il attribue lui-même le mérite à sa défunte mère.

Celle-ci a élevé seule sept enfants dans une ville (Bakersfield) que Gregory Porter qualifie de «chaude, poussiéreuse et raciste» — mais où il vient de déménager sa famille, après quelques années à Brooklyn. Cet environnement difficile a eu du bon pour lui dans sa jeunesse, racontait-il à *Downbeat* il y a deux ans. «On

m'a traité de nègre plusieurs fois. Mais [j'ai aussi été en contact avec] la riche tradition gospel-blues qui venait avec la population noire» et le fait de fréquenter une Église.

Un héritage qui s'entend dans tout ce que Porter fait — mais jamais autant que sur scène. A constater de nouveau la semaine prochaine en ouverture du Festival international de jazz de Montréal.

Le Devoir

En spectacle au FIJM le 29 juin, au théâtre Maison-neuve à 20 h. Première partie: Jaime Woods. Diffusé en direct sur la chaîne Mezzo Live HD.

Hydro Québec présente

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

respirez le grand art

20 ANS FRANÇOIS-BERNIER

EMMANUEL PAHUD

JEAN SOULARD

STEPHEN KOVACEVICH

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

## CONCERTS DU FESTIVAL

SAMEDI 2 JUILLET 20 H  
LES VENTS FRANÇAIS

DIMANCHE 3 JUILLET 15 H  
CONCERT-DÉGUSTATION  
avec Jean Soulard

Rencontre musicale entre  
KOVACEVICH, PAHUD,  
HOLZMAIR, KARTTUNEN

## JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

Entre mer et montagnes,  
découvrez plus de 25 œuvres  
installées sur la propriété!

UNE EXPÉRIENCE  
SENSORIELLE  
INCOMPARABLE!

## LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!  
Du 12 juin au 4 septembre

3 JUILLET - CONTRA-DANZA  
Denis Doucet, clarinette  
Sébastien Deshaies, guitare

10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service  
12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service - COMPLET!

Les 12 et 13 août  
À Saratoga Springs, État de New York,  
UN BALLET EN MARIONNETTES GÉANTES  
et, au Vermont, le BREAD & PUPPET MUSEUM  
Période d'inscription jusqu'au 11 juillet

Du 1<sup>er</sup> au 4 septembre  
La CÔTE-DU-SUD du fleuve Saint-Laurent  
de la seigneurie au patrimoine religieux  
Prix spécial jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet  
Détails sur demande

www.lesbeauxdetours.com  
514-352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

5 MAI AU 2 OCTOBRE 2016

POUR  
VALORISER  
LES ARTS  
AU QUÉBEC:  
LA REVUE  
LE NIGOG  
1918

www.expo.umontreal.ca

Modèle national des beaux-arts du Québec

centre d'exposition Université de Montréal

domaineforget.com

418 452-3535 | 1 888 DFORGET (336-7438)



Québec

## CULTURE › MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

## Festival Orford: Wonny Song à la recherche du risque raisonnable

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival Orford débute officiellement samedi prochain 2 juillet. Orford Musique affiche cependant dès vendredi un bijou de concert avec les maîtres de son académie.

Le *Sextuor pour piano et vents* de Poulenc et la *Petite symphonie pour neuf instruments à vent* de Gounod avec les professeurs émérites de l'Académie Orford offriront assurément, vendredi à 20 h, une mise en appétit bienvenue à qui désirera passer une fin de semaine musicale dans les Cantons-de-l'Est, à la veille d'un festival entamé, samedi, par Wonny Song et le Quatuor Cecilia, et dimanche après-midi par un prometteur récital du pianiste français Éric Le Sage.

## Prime à la découverte

L'académie est un moteur d'Orford Musique et, avant de penser à en devenir le directeur artistique, Wonny Song y a passé plusieurs étés en tant qu'étudiant. Il y a rencontré son mentor Anton Kuerti, mais aussi Yuli Turovsky, directeur artistique de l'endroit de 1996 à 1999. C'est en hommage à Yuli Turovsky que l'un des premiers gestes de Wonny Song en tant que directeur artistique d'Orford Musique a été d'inviter I Musici, dont les musiciens menés par Julie Triquet joueront les *Quatre saisons* de Vivaldi le 22 juillet sur la scène de la salle Gilles-Lefebvre.

«Orford change tout le temps», souligne le pianiste administrateur, qui avoue aborder sa mission avec «humilité». «Je veux essayer de marier le plus possible l'académie et le festival, et avoir de nouveaux artistes. Près de deux artistes sur trois vont faire leurs débuts chez nous.



Avant de devenir le directeur artistique de l'Académie Orford, Wonny Song y a passé plusieurs étés en tant qu'étudiant.

*Faire découvrir de nouveaux artistes à notre public est très excitant pour moi», dit Wonny Song au Devoir.*

Le nouveau directeur artistique voit son mandat comme une «relation» avec le public. «J'aimerais que nous grandissions ensemble, que l'auditoire prenne des risques et soit ouvert à des choses pas forcément usuelles.» Ingrédient de la réussite: «Il faut que le public fasse confiance à Orford, en sachant qu'il va pouvoir y décou-

*vrir de nouveaux artistes venus d'Europe, musiciens qu'il pourra suivre, ensuite, à travers des disques ou des vidéos.»*

L'approche est risquée, car le public d'ici n'est pas forcément aventureux envers ce qu'il ne connaît pas. Wonny Song cherchera donc à maîtriser un «risque raisonnable».

Quant aux professeurs, l'objectif est clair: «Je me souviens d'avoir eu de grands professeurs, ici, dont Menahem Pressler. Cela m'a beaucoup

marqué et ma vision de l'académie est celle d'un lieu où les étudiants peuvent apprendre avec les meilleurs professeurs du monde, une chance qu'ils n'ont pas pendant l'année.» Recrutés pour cet été, en piano: Yoheved Kaplinsky, de la Juilliard School, et Sara Davis Buechner, professeure en Colombie-Britannique.

## Une tournée, déjà

Wonny Song a préservé l'initiative de Jean-François Rivest

qui, grâce à une académie d'orchestre, permet de constituer un Orchestre Orford Musique enrichissant la programmation. Celui-ci assumera trois concerts, les 31 juillet, 7 août et 13 août, sous la direction de trois chefs différents: Pablo Gonzalez, Jean-François Rivest et Alessandro Valtullini.

Ensuite, «après la troisième semaine, Jean-François Rivest reviendra à Orford pour préparer la tournée avec les jeunes musiciens. Il partira en

tournée en Corée avec l'Orchestre et donnera trois concerts du 29 août au 3 septembre».

Autre grand projet artistique de l'été: un volet créatif intitulé «Inspiration Richard Desjardins». Trois «œuvres inspirées des textes de ce célèbre auteur-compositeur-interprète qui a marqué l'identité québécoise par sa poésie et son courage» seront créées par le pianiste Scott MacIsaac (6 août), le Nouveau Quatuor Orford (9 juillet) et l'Orchestre Orford Musique (13 août). Le Festival Orford 2016 s'achèvera le 20 août par le gala du prix Orford Musique, qui couronnera le meilleur des jeunes musiciens invités à jouer avant les concerts du festival.

Outre les concerts des 2 et 3 juillet, les dates à marquer dans votre calendrier sont celles du 8 juillet, où Dang Thai Son défendra un programme entièrement dédié à Chopin, du 23 juillet, concert de la tournée d'adieux d'Oliver Jones, et du 6 août, avec le récital de Scott MacIsaac, lauréat du Concours OSM-Manuvie en 2015, qui s'attaquera à la redoutable *Sonate en si mineur* de Liszt.

Quant aux découvertes européennes, chères au nouveau directeur artistique, on citera le concert du 15 juillet avec le duo formé par le violoniste Pierre Fouchenneret et le pianiste Romain Deschamps, une première visite au Canada. Ces artistes-là, pour le coup, même nous, nous n'en avons jamais entendu parler!

Le Devoir

## FESTIVAL ORFORD MUSIQUE

Du 1<sup>er</sup> juillet au 20 août  
Billetterie: 819 843-3981,  
poste 232  
www.orford.mu

## Roy Hargrove: le jazz messenger

SERGE TRUFFAUT

Roy Hargrove est un jazz messenger. Oui, oui, oui, Hargrove est ce que le saint patron des messagers, Art Blakey évidemment, souhaitait qu'un musicien de jazz soit. Mais encore? Un jazzman digne de ce nom doit jouer partout où il est demandé et sans rechigner. Et d'une. Et de deux, il est de son devoir, oui, oui, oui, de son devoir de perpétuer et de détailler l'héritage de Louis Armstrong, de Duke Ellington, de Charlie Parker, de Thelonious Monk, de John Coltrane, de Miles Davis, de Lester Bowie et d'autres sculpteurs célestes de la note bleue. On aime bien Hargrove, car il est vraiment cela. On est aussi très content pour lui, car, les billets des quatre spectacles prévus pour les 6 et 7 juillet à l'Upstairs s'étant vendus à la vitesse de l'éclair, une supplémentaire a été fixée le 7 juillet à minuit.

Né en 1969 à Waco, au Texas, l'État d'Ornette Coleman et de Jimmy Giuffrè, de David Fathead Newman, d'Arnett Cobb et de Red Garland, Hargrove est en fait un jazz messenger depuis son adolescence. Depuis, plus exactement, qu'un diplômé de l'école Art Blakey l'a découvert lors d'un arrêt à son collège. L'identité de ce dernier? Wynnton Marsalis. Après que ce dernier l'eut introduit dans l'univers professionnel du jazz, un autre messenger l'a engagé: Bobby Watson, grand saxophoniste alto.

Signe de sa vivacité, de son impatience, voire de sa volonté d'en découdre, Hargrove a fait ce que Miles Davis avait fait bien avant lui. Ce dernier abandonna les bancs de la réputée Juilliard School of Music pour mieux «jammer» dans les clubs de la 52<sup>e</sup> Rue de New York? Hargrove abandonna les bancs du célèbre Berkeley Conservatoire de Boston pour mieux

s'encanailler dans les clubs de New York. On insiste: Hargrove aime jouer, beaucoup et partout.

Cela étant, on osera dire qu'il reste jazz, voire qu'il est très jazz. En d'autres termes, il ne «fréquente» pas les esthétiques dites musiques actuelles ou improvisées qui s'appliquent à amputer le territoire du jazz sans vergogne. Il est fidèle à une manière d'être qui n'est en rien un symptôme du conservatisme. Il est tout simplement respectueux d'une culture, une tradition afro-américaine, totalement absente des labels du type ECM et autres labels européens, bien blancs et versés dans les folklores du Vieux Continent, qui, lorsqu'ils se qualifient de jazz, sombrent dans le racisme. Point.

Au cours de son parcours musical qui a commencé en 1990, Hargrove a beaucoup enregistré sous son nom, mais aussi en compagnie des poids lourds du genre: Sonny Rollins, Jackie McLean, Oscar Peterson, Shirley Horn, Steve Coleman, Joe Henderson, Stanley Turrentine et consorts. De ses accompagnements, on tient à souligner celui réalisé en 2009 pour l'étiquette Chesky Records, car il s'agit tout simplement d'un chef-d'œuvre signé par le batteur Jimmy Cobb et son quartet qui, outre Hargrove, était composé de Russell Malone à la guitare et de John Webber à la contrebasse. Intitulé *Jazz in the Key of Blue*, cet album est un sommet de finesse, de délicatesse, d'abandon. Vous voulez un album de trompettiste? Achetez celui-ci sans hésiter.

Lors de son séjour à l'Upstairs, Hargrove sera accompagné par l'excellent Justin Robinson au saxo alto, Sullivan Fortner au piano, Aleem Saleem à la contrebasse et Quincy Philips à la batterie.



Le National Endowment



PAUL MORIGI/GETTY IMAGES/AFP

Tout au long de son parcours musical qui a commencé en 1990, Hargrove a beaucoup enregistré.

for the Arts vient d'annoncer que les Jazz Masters Fellows de 2017 sont la chanteuse Dee Dee Bridgewater, le contrebassiste Dave Holland, l'organiste Dr Lonnie Smith, qui se produira à l'Upstairs pendant le Festival de jazz, le vétéran pianiste Dick Hyman et l'essayiste-professeur Ira Gitler. Chacun d'entre eux recevra une bourse de 25 000 \$. Un spectacle en leur honneur sera organisé le 3 avril 2017 au Kennedy Center de Washington.

◆ ◆ ◆  
La Jazz Journalists Association vient de décerner ses palmes annuelles. Le saxophoniste, compositeur et arrangeur Henry Threadgill s'est vu décerner un prix pour l'ensemble de son œuvre, marquée notamment par la formation du trio Air dans les années 1970 et son Very Circus par la suite. Maria Schneider a obtenu cinq prix, dont celui du disque de l'année pour *The Thompson Fields*. Le saxophoniste Kamasi Washington a

reçu la palme de l'artiste le plus prometteur.



Une date à retenir: le 6 juillet au Gesù. Ce soir-là, les pianistes François Bourassa, Marianne Trudel et Jean Beaudet, dont on n'avait pas entendu parler depuis longtemps, vont rendre hommage au cher, très cher Paul Bley, décédé plus tôt cette année.



Le 29 juillet, le saxophoniste

Joe Lovano publiera son 25<sup>e</sup> album, toujours sur l'étiquette Blue Note, intitulé *Live at Newport*. Cette production a été enregistrée le 4 août 2005 dans le cadre du célèbre festival, celui de Newport évidemment, avec Hank Jones au piano, George Mraz à la contrebasse et Lewis Nash à la batterie. Cet album est dédié à Jones et à Bruce Lundvall, ex-patron de Blue Note.

Collaborateur  
Le Devoir

## Pour un flirt avec toi

2 NUITS JUSQU'AU MATIN

★★★  
Comédie dramatique de Mikko Kuparinen. Avec Marie-Josée Croze, Mikko Nousiainen, Arly Jover.  
Finlande, 2016, 88 minutes.

MANON DUMAIS

Eyjafjallajökull. Pour les voyageurs, ce nom évoque des perturbations dans le trafic aérien. Pour les cinéphiles, une indigeste comédie sentimentale avec Dany Boon (*Le volcan*). Grâce au cinéaste finlandais Mikko Kuparinen (*Body Fat Index of Love*), on pourra dorénavant associer ce volcan islandais ayant fait éruption en 2010 à une évanescence comédie dramatique.

Campé en Lituanie, ce deuxième long métrage de Kuparinen illustre avec justesse la douce sensation d'ivresse qu'éprouvent les amants d'un soir, tiraillés entre la culpabilité et l'envie de l'inconnu. Coincée à Vilnius au-dessus de laquelle flotte un nuage de cendres, une architecte française en voyage d'affaires (Marie-Josée Croze) croise le regard d'un DJ finlandais de quelques années son cadet (Mikko Nousiainen) — ce qu'il se plaira à lui rappeler cruellement. Il lui offre alors un verre, qu'elle accepte de bonne grâce. Ils passent la soirée à rigoler et à picoler, malgré la barrière linguistique qui les sépare. Au bout du fil, l'être aimé (Arly Jover) ne cesse de troubler cette parenthèse enchantée.

Rappelant l'envoûtant *Le temps de l'aventure* de Jérôme Bonnel, où Emmanuelle Devos et Gabriel Byrne goûtaient au plaisir interdit par un bel après-midi, *2 nuits jusqu'au matin* se penche sur ce qui succède à l'émoi d'une nuit entre les bras d'un inconnu. Tirant profit de l'anonymat des chambres d'hôtel et des salles d'attente d'aéroport, Mikko Kuparinen dirige avec doigté le couple d'acteurs dans un patient jeu de séduction. Émanent ainsi une langueur et une sensualité qui confèrent au récit un hypnotique aspect atemporel.

De l'amusante valse-hésitation entre les tourtereaux, qui se lancent quelques piques, naît une tendre complicité. Mus par une indéniable attraction, l'un comme l'autre se voient repoussés dans leurs derniers retranchements. Subtilement, Kuparinen fait tomber les masques et suggère une suite heureuse à une romance sans lendemain. Mieux encore, en peu de mots, il tisse finement une réflexion teintée de mélancolie sur la confusion des genres et les amours mortes.

Le Devoir



K-FILMS AMÉRIQUE  
Mikko Nousiainen et Marie-Josée Croze, amants d'un soir



MAXIME BOISVERT

Catherine Lescarbeau mène depuis quelque temps un projet autour des plantes d'intérieur.

## Plantes en pot

### Une installation monumentale à la Fonderie Darling

JÉRÔME DELGADO

L'été, la Fonderie Darling a pris l'habitude d'occuper

son bout de la rue Ottawa avec des œuvres (souvent) de grande échelle. Pas cette année, faute d'autorisation de la

Ville de Montréal. Qu'à cela ne tienne, le monumental et la verdure se retrouvent à l'intérieur. En soi, il n'y a là rien d'ex-

ceptionnel. D'abord, l'immense salle de la Fonderie Darling a plus d'une fois accueilli des installations de type architectural, comme cette fois. On ne peut pas non plus dire que des arbres urbains ont été déterrés pour l'occasion; ce sont des plantes d'intérieur qui accueillent les visiteurs dans la plus petite salle. Privé de sa place publique, le centre d'art du Vieux-Montréal n'en propose pas moins pour sa saison chaude deux expositions qui interpellent le vivant.

Des plantes, bien vertes et mûres, autant des vraies, dans leur pot, que d'autres en images (et en pots aussi), composent une de ces expositions. Elles sont l'objet et la raison d'un projet que l'artiste Catherine Lescarbeau mène depuis quelque temps autour des plantes d'intérieur. Après en avoir exposé des variantes dans des cafés et autres lieux alternatifs (le cube vitré *Sightings* de la galerie Leonard et Bina Ellen de l'Université Concordia), voici *Le Département des plantes*.

**Un département pas si imaginaire**

*Le Département des plantes* est à la fois le titre de l'exposition de Lescarbeau et celui d'une unité administrative fictive qu'elle a imaginée. Un département pas si imaginaire: il prend racine dans un travail d'observation, de collecte et d'identification réalisé à l'Université du Québec en Outaouais (UQO). Pendant un an, l'artiste a arpenté le campus en quête des plantes qu'on y retrouve. Le résultat proposé prend davantage des airs d'herbier, notamment avec les grandes photos dignes d'une encyclopédie scientifique, que de reportage documentaire.

Ce n'est pas la première œuvre d'art qui lie art et botanique; pensons notamment à Marie-Jeanne Musiol et aux empreintes lumineuses de plantes qu'elle photographie. Lescarbeau, cependant, le fait dans une approche purement conceptuelle, dans la lignée de travaux d'un Marcel Broodthaers ou du collectif N.E. Thing Co. Environment. Ce dernier est par ailleurs à l'origine du *Département des plantes*, dont une des composantes est une série de photos d'une exposition de 1969, signée N.E. Thing Co. Environment et tenue au Musée des beaux-arts du Canada.

Chez Catherine Lescarbeau, qui s'inscrit dans cette longue histoire qui met en question le rôle des institutions dans la diffusion des savoirs, les frontières sont ténues. Son

objet de recherche est à la fois une pièce de conviction, une œuvre d'art, voire un morceau d'une fiction dans laquelle les plantes de bureau sont des espèces étudiées par des scientifiques.

**Premier solo au Canada**

L'autre expo concerne une installation vidéo de l'artiste allemande basée à Paris Ulla von Brandenburg. Pour son premier solo au Canada, qui s'arrêtera, après Montréal, à Toronto, la finaliste 2016 du prix Marcel-Duchamp propose une œuvre énigmatique où les questions d'échelle, d'espace et de temps bousculent la réalité du visiteur.

Malgré la finesse du travail, l'exposition *It Has a Golden Orange Sun and an Elderly Blue Moon* peut donner l'impression qu'il s'agit de deux œuvres, l'une sur écran, l'autre dans l'espace réel de la Fonderie Darling. Sur le coup, la vidéo ne semble s'inscrire que dans cette mouvance où il ne s'agit que d'une chorégraphie filmée. On ne manque pas ici de ce type de pratiques. Et comme les danseurs de von Brandenburg utilisent des tissus de couleurs dignes de la peinture abstraite, on a l'impression que l'œuvre lance un clin d'œil affecté à l'art du Québec.

Il suffit pourtant d'être patient, de se laisser imprégner par la proposition, notamment par cette immense structure faite de plates-formes et de nombreuses marches, pour tirer profit de l'expérience. Dans *It Has a Golden Orange Sun...*, il y a beaucoup de l'absurde, du théâtre, de la musique minimaliste, du rituel et, dans tout ça, du cycle et de la répétition. Ce que les personnages à l'écran vivent se reflète en bonne partie dans ce que le visiteur expérimente.

À noter que, si la Fonderie Darling n'a pas obtenu la fermeture totale de la rue Ottawa, elle a reçu l'autorisation d'y présenter quatre soirées de performances en plein air, entre le 30 juin et le 11 août.

Collaborateur  
Le Devoir

**LE DÉPARTEMENT DES PLANTES**  
de Catherine Lescarbeau et  
**IT HAS A GOLDEN ORANGE SUN AND AN ELDERLY BLUE MOON**  
d'Ulla von Brandenburg  
À la Fonderie Darling, 745, rue Ottawa, jusqu'au 21 août.

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE  
CANADIAN MUSEUM OF HISTORY

# NAPOLÉON & PARIS

Découvrez la relation complexe entre un homme légendaire et l'une des plus belles villes du monde.

100, RUE LAURIER, GATINEAU QC  
museedelhistoire.ca/napoleon

Partenaire officiel  
ACPP

#NapoleonEtParis

# La confusion des sentiments, façon Moretti

MA MÈRE  
(V.F. DE MIA MADRE)  
★★★ 1/2

Drame de Nanni Moretti.  
Scénario: Nanni Moretti,  
Francisco Picolo, Valia Santella.  
Avec Margherita Buy, Giulia  
Lazzarini, Nanni Moretti,  
John Turturro.  
Italie, 2014, 107 minutes.

ODILE TREMBLAY

Le Romain Nanni Moretti mûrit comme un bon vin, l'ironie plus grave qu'autrefois, la mort désormais accrochée à sa ligne de vie, dont il explore l'angoissant royaume, à travers les désarrois de ceux qui restent. Le palmé d'or pour *La chambre du fils* revisite ici le thème du deuil et des adieux, cette fois en écho à la mort de sa propre mère, une ancienne enseignante de grec et de latin, femme exceptionnelle qu'il fait revivre en fiction.

Ce beau film émouvant est aussi un regard sur le passé, la carrière de cinéaste de Moretti, en s'offrant cette fois un alter ego féminin (Margherita Buy, qui joue à côté de ses pompes, en touchante irréalité). A elle, le rôle de la cinéaste (en référence au 8 1/2 de Fellini) dévorée par le doute, à qui tout



Margherita Buy, en cinéaste dévorée par le doute, et John Turturro, en acteur américain fat et nul.

FILMS SÉVILLE

échappe: le film qu'elle est en train de tourner, sa vie privée, son rôle de mère auprès d'une adolescente en envol, et surtout de fille auprès de sa mère adorée qui se meurt.

Cette dernière est incarnée par la comédienne Giulia Lazzarini, issue du théâtre, clou du film, chez qui le cinéaste disait trouver de réelles affinités avec sa propre mère. Nanni

Moretti s'est offert ici le rôle secondaire et quasi ingrat du bon fils au chevet du lit maternel, là où sa sœur qui court plusieurs lièvres à la fois fait tout à moitié. Peintre de la fa-

mille, Moretti brosse aussi trois générations de femmes, à travers les champs de transmission et les ruptures.

*Mia madre* hérite d'une intrigue complexe sur plusieurs

plans. Le film que dirige le cinéaste est une œuvre sociale en perte de sens, dans laquelle — autre clou de *Mia madre* — John Turturro, en acteur américain fat et nul, pioche son italien en énonçant des répliques improbables. On y lit une remise en cause de ses propres films militants gauchistes, encore collés aux racines du néoréalisme. Et c'est Moretti, travesti en femme, qui cherche à tâtons dans ce film un chemin d'avenir, à l'heure où le passé le laisse en plan.

Le cinéaste d'*Habemus papam* parvient à jouer sur plusieurs registres avec l'émotion, jamais enterrée par de judicieux choix musicaux, la légèreté, la cruauté et le comique noir. L'anxiété tangible du personnage se nourrit à chaque situation catastrophique, comme à ses rêves plus révélateurs que ses paroles.

Film sur l'incertitude, et sur le mitan de la vie, à l'heure où les regrets pointent, *Mia madre* est l'une des œuvres les plus subtiles de Nanni Moretti, à décoder sous les images et la charge d'émotion soulevée par la disparition de la mère, qui enlève à un adulte sa dernière possibilité d'être encore un enfant.

Le Devoir



TVA FILMS

La petite espiègle est interprétée avec une fougue contagieuse par Anuk Steffen.

## Incredible Heidi

Depuis 1879, l'héroïne de la romancière suisse Johanna Spiry fascine toujours autant

HEIDI

★★★  
Comédie dramatique d'Alain Gsponer. Avec Anuk Steffen, Bruno Ganz, Katharina Schüttler, Peter Lohmeyer. Suisse, 2015, 106 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Heidi? Encore? Depuis les années 1920, le cinéma, et plus tard la télévision, s'est entiché plus de 20 fois de cette petite héroïne des Alpes, imaginée par la romancière suisse Johanna Spiry en 1879. Même après avoir écrit une trentaine de livres, ce sont les deux tomes des aventures de cette belle orpheline qui lui vaudront une gloire éternelle, dont au Japon, surtout depuis la série d'animation qui, dans les années 1970, a cristallisé le personnage pour des décennies.

La petite Heidi a-t-elle toujours quelque chose de pertinent à nous dire, l'indécrottable optimiste pétillante de vie, capable d'amadouer les vieux grincheux, les valets coincés, et les fillettes à la santé chancelante? Le réalisateur suisse Alain Gsponer en est convaincu et a déployé un arsenal impressionnant pour faire tomber les résistances. Dans son pays d'origine, la cause est déjà entendue (le plus gros succès commercial pour un film local, Alain Tanner doit être bien morose), et cette espiègle interprétée avec une fougue contagieuse par la petite Anuk Steffen s'apprête à conquérir le monde grâce aux bons soins de Disney.

Cette fascination ne s'explique pas seulement par le schématisme des situations, une approche manichéenne et, sur grand écran, une débauche visuelle digne des meilleures réclames d'agences touristiques. Dans cette opposition nature/culture, l'orpheline Heidi échoue chez son grand-père grincheux (Bruno Ganz, digne mal-

gré l'énormité du cliché) au milieu des vertes montagnes, le séduit par sa bonne humeur, mais la voilà aussitôt arrachée à ce paradis terrestre pour vivre à Francfort auprès d'une riche famille coincée, et surtout auprès de Klara (Isabelle Ottmann), une fillette clouée à un fauteuil roulant et à l'humeur neurasthénique. À force de fréquenter cet univers collet monté où même ouvrir les fenêtres relève de l'exploit, la campagnarde finit elle-même par dépérir, bénéficiant des balbutiements de la psychanalyse, ce qui provoque chez Heidi un dilemme cornélien: retrouver ses montagnes ou abandonner sa nouvelle amie affligée par le malheur de l'immobilité?

Spyri observait un monde en transformation, donnant à Heidi des allures anticonformistes, voire écologistes, où le grand air devient salvateur, même pour Klara dont le statut se transforme en celui d'une miraculée (avec le petit Jimmy de *Lance et compte*, Réjean Tremblay n'a rien inventé). L'industrialisation accélérée, du moins vue de Zurich, la ville natale de l'auteur, est décrite ici sans l'apreté d'un Charles Dickens, montrant même les bienfaits de ces lieux où l'on ne voit jamais les montagnes — l'apprentissage de la lecture devient pour Heidi une autre forme de liberté. Dans ce contexte d'émancipation, la dimension chrétienne, et pieuse, de ce monde est mise sous le boisseau, comme pour faire de Heidi une héroïne résolument de notre temps.

Cette production à l'imagerie séduisante et tapissée d'une musique grandiloquente soulignant la gamme complète des sentiments, surtout les bons, renforce ce grand « mythe » suisse. Entre le chocolat, l'horlogerie et le secret bancaire, ils ne sont pas si nombreux.

Collaborateur  
Le Devoir

## De style et de vacuité

THE NEON DEMON

★★★  
Drame d'horreur de Nicolas Winding Refn. Scénario: Nicolas Winding Refn, Mary Laws, Polly Stenham. Avec Elle Fanning, Jena Malone, Bella Heatcote, Abbey Lee, Keanu Reeves, Karl Glusman, Desmond Harrington, Christina Hendricks. États-Unis, 2016, 117 minutes.

ODILE TREMBLAY

Nicolas Winding Refn est le cinéaste de l'air du temps qu'il hume, faute de pouvoir le transcender. Après *Drive* et l'anémique *Only God Forgives*, *The Neon Demon* était présenté en compétition à Cannes, fraîchement accueilli d'ailleurs.

Les coulisses de la machine à rêves de Los Angeles avaient déjà été arpentées en tous sens avec *A Star Is Born*, encore que cette histoire-ci évolue non pas chez les actrices, mais dans l'univers des mannequins utilisables, transformables, jetables.

Cet univers est servi par le cinéaste danois sur des images magnifiques, aux cadrages idéaux. Le tout est baigné dans un cocktail d'érotisme et d'horreur chic, si stylisé qu'il n'effraie personne, mais épate par

son esthétisme aux palettes d'arc-en-ciel, quoique distillant l'ennui au fil des minutes qui passent. Le vide du film, un long clip maîtrisé de près de deux heures, servi par la musique inspirée de Cliff Martinez, trouve écho à son thème de quête de célébrité et de perfection, sans le scénario substantiel du *Maps to the Stars* de Cronenberg, qui s'aventurerait en des eaux similaires.

Ici, une nymphe vierge et orpheline (Elle Fanning)

Le cinéaste a voulu pénétrer en voyeur un harem fantasmé et vénéux en jouant du style comme seul instrument

fraîchement débarquée de son patelin, que l'on découvre couverte de sang pour des photographies *gore* censées la propulser comme top-modèle, gravit les échelons grâce à sa beauté sans apprêt, au grand dam des autres mannequins, déclassées à 25 ans, qui bavent d'envie.

Sa fraîcheur, pâture pour un puma qui fracasse la fenêtre de sa chambre louée, pour des photographes et designers prédateurs, est celle d'une biche menacée par tous les

pièges, mais moins innocente qu'il n'y paraît, façon *black swan/white swan*.

Le cinéaste a voulu pénétrer en voyeur dans un harem fantasmé et vénéux en jouant du style comme seul instrument, mais certaines scènes, dans une discothèque, dans une maison où beauté et perversion se répondent, sont si léchées qu'elles flottent dans ce vide-là.

Si les personnages féminins qui entourent la belle, Jena Malone (intéressante) en Pygmalion androgyne, Bella Heatcote et Abby Lee en rivales anthropophages, héritent de rôles relativement étoffés, les figures masculines, campées notamment par Keanu Reeves et Karl Glusman, demeurent en retrait.

*The Neon Demon* n'est pourtant pas un film d'actrices (même Elle Fanning demeure une image projetée sur la glace d'autrui), plutôt une fable magnifique et monotone sur l'absence de soi-même et la recherche d'une beauté éphémère et fragile, appelée comme Narcisse à se noyer dans son reflet.

Le Devoir

cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc	cinéma thèque qc
<p>DÈS LE 24 JUIN 15h &amp; 17h</p> <p><b>Dofus, livre 1 - Julith</b> Un film de Jean-Jacques Denis et Anthony Roux, 100 min - VOF</p>					<p>DÈS LE 24 JUIN 19h</p> <p><b>Hôtel La Louisiane</b> Un documentaire de Michel La Veaux, 90 min, VOF</p>				
cinéma thèque qc	335, boul. de maisonneuve est @berri-uqam	(514) 842-9768 cinematheque.qc.ca	f cinematheque.quebecoise	cinematheque					

Marie-Josée Croze

2 NUITS  
JUSQU'AU  
MATIN

« MARIE-JOSÉE CROZE LIVRE L'UNE DE SES PERFORMANCES LES PLUS CONVAINCANTES DEPUIS LES INVASIONS BARBARES. »

Cineuropa.org

À L'AFFICHE !

Kfilms

K-Films Amérique

@KfilmsAmrique

YouTube

CINÉMA  
BEAUBIEN

CINÉMA  
LE CLAP



## CULTURE › LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Retour au Village

La noblesse des sentiments du roman de Jean Bello rachète ses défauts

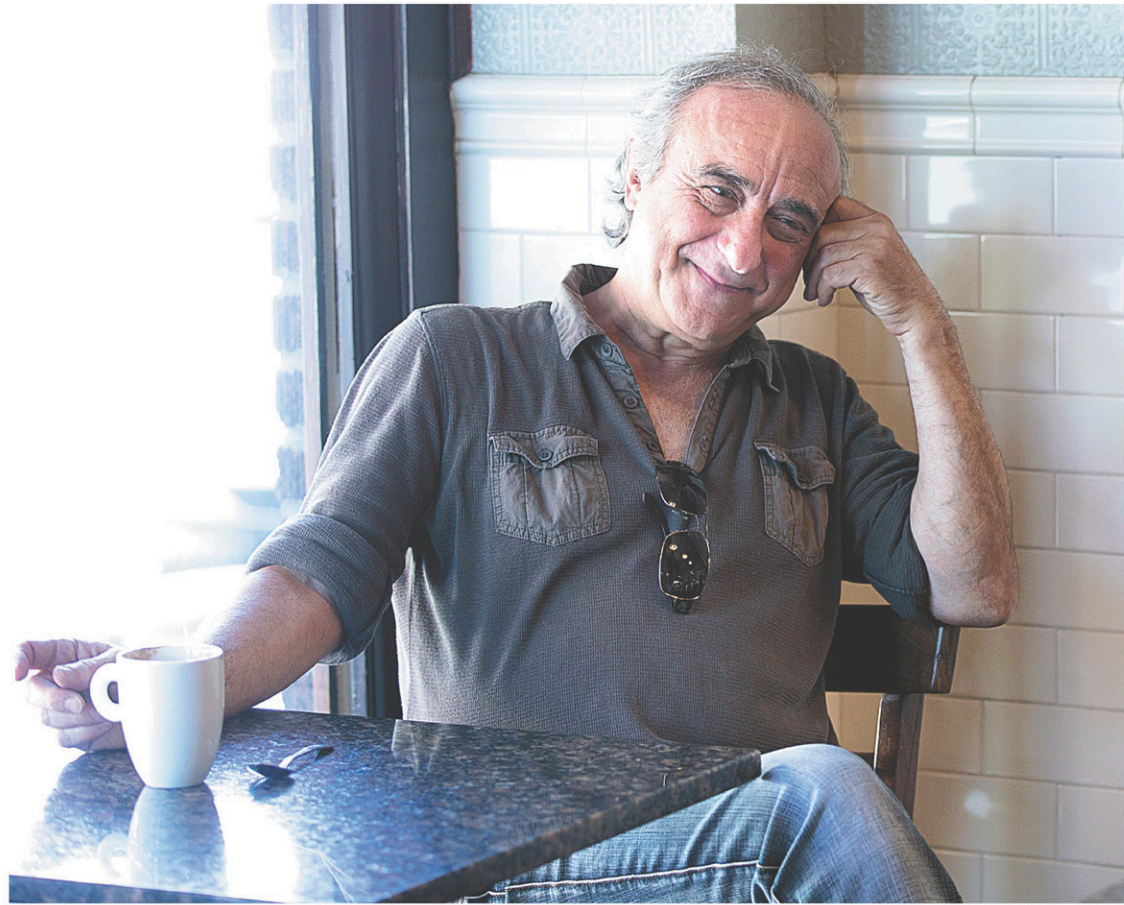
DOMINIC TARDIF

*Sic transit gloria mundi*, locution latine signifiant « Ainsi passe la gloire du monde », généralement employée lors de l'intronisation d'un nouveau pape afin de rappeler au futur souverain pontife qu'il va un jour, comme tout le monde, manger les pissenlits par la racine.

C'est également la phrase dont Jean Bello choisit de coiffer un des plus émouvants passages d'*Exil en la demeure*, son premier roman grand public, alors que son narrateur regrette avec une lumineuse sérénité la nature forcément éphémère « des amitiés [...] des sentiments, des gestes, des envies, des coups de gueule » qui font de la vie cette grande aventure pleine de passion, de mélancolie et de douleur. C'est en page 174, vous irez lire.

Mathias doit rentrer au Village (c'est ainsi qu'il sera désigné tout du long) afin de voir à la succession de sa tante Amalia: vider la maison, vendre le terrain et recueillir les tampons auprès d'une administration italienne aussi tatillonne et tortueuse qu'un curé de province qui aurait pris Kafka pour un manuel d'instruction.

Dans cette bourgade du sud du pays dont même les cartes n'avaient l'existence avant l'avènement de Google, l'endeuillé retrouve, avec une tendresse nourrie par l'éloignement, et un agacement idoïne, une communauté engoncée dans les qu'en-dira-t-on (en tout temps, il faut faire « *una bella figura* »), les bondieuseries et



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Jean Bello lance son premier roman grand public, *Exil en la demeure*.

les croyances occultes en des forces intangibles.

« J'essaie de me convaincre que je n'ai aucune responsabilité dans la mort d'Amalia, mais de manière trouble, comme un enfant se sent coupable quand ses parents se séparent ou divorcent, je ressens un vague tourment », insiste le narrateur.

Carnet d'un retour aux souvenirs de l'enfance, *Exil en la demeure* appartient à la catégorie des romans mal dégrossis,

remplis d'apartés inutiles, mais dont la plupart des défauts se voient rachetés par la noblesse des sentiments qui le traversent. Il suffirait d'avoir un peu moins horreur des clichés pour le comparer à un de ces repas italiens pas spécialement raffinés, mais forcément réconfortants.

Tombée du rideau

À l'aide d'astuces narratives tout aussi éculées qu'efficaces (la découverte

de vieilles lettres, retranscrites *in extenso*, comme autant de prétextes à des flash-back), Jean Bello dresse le portrait des grands-pères de son narrateur, les deux partis à leur manière vivre leur Amérique, avec la modestie des conteurs de salon qui, au risque d'apparaître simplistes, n'angoissent pas à l'idée de flirter avec le lieu commun.

À la merci des désirs d'un Village qu'il ne peut arracher à sa chair mais auquel il n'appartient plus, l'exilé n'aura d'autre choix, s'il veut un jour rentrer à Montréal, que d'enfiler le costume qu'on a dessiné pour lui. « J'incarne un personnage qui n'est pas exactement moi », remarque-t-il, soudainement renvoyé à sa propre fragilité d'homme vieillissant.

« Les affaires, les tractations, la bureaucratie, les courbettes sociales, sans m'être complètement étrangères, ne sont pas dans ma palette habituelle. Pourtant j'ai accepté la tâche, il faut tenir ma partition convenablement pour l'honneur de la famille. En Italie, tout est théâtre, et je suis sur une scène grandeur nature de la Commedia dell'arte. »

Gérer la mort des autres, c'est aussi gérer son propre rapport à la mort. Il y a de ces rôles auxquels nous n'échapperons pas et il vaut mieux s'y faire avant d'être confronté à l'ultime tombée du rideau.

Collaborateur  
Le Devoir

EXIL EN LA DEMEURE

Jean Bello  
Sémaphore  
Montréal, 2016, 181 pages

## DJIAN

SUITE DE LA PAGE E 1

Présenté en compétition à Cannes en mai dernier et maintenant à l'affiche en France, *Elle*, signé par le réalisateur de *Basic Instinct*, Paul Verhoeven, a semé la controverse. Un film qui encourage la culture du viol, lui ont reproché certaines féministes.

C'est aux États-Unis et non en France que le long métrage devait être tourné. D'abord, Philippe Djian s'est vu refuser la traduction du roman par son éditeur américain. C'était une première pour lui. Puis, le scénario comme tel, très proche du livre, n'a pas eu l'heur de plaire aux producteurs de lâbas. Ni aux actrices telles Nicole Kidman et Julianne Moore, qui avaient été envisagées pour le rôle principal.

« Tout le monde a eu peur que ce soit mal reçu, avance Philippe Djian. J'ai compris que ce qui était insupportable pour les Américains, ce n'était pas le viol comme tel, c'est le fait que cette femme ne se venge pas. Si elle avait poignardé son violeur dix fois... »

L'héroïne d'*Oh...* et par conséquent d'*Elle* a des comportements erratiques. Jamais là où on l'attend, elle s'embarque de plus en plus dans le mensonge, semble de plus en plus dépassée elle-même par les gestes insensés qu'elle pose. Personnalité ambiguë, insaisissable, elle déconcerte.

« C'est quelqu'un qui est libre dans sa tête, allègue l'écrivain.

Et je crois que les gens ont peur de quelqu'un qui est libre. A plus forte raison si c'est une femme. Elle, elle essaie de ne pas fonctionner comme un mouton qui va où on lui dit d'aller. Et c'est ça qui dérange la société. Quelqu'un qui est libre est dangereux, parce qu'il ne s'embarrasse pas de tous les codes de la société. »

En boutade, il ajoute à propos d'*Elle*, jugé pour le moins provocant par une grande partie de la critique et reparti de Cannes sans récompense: « La prochaine fois, j'essaierai de faire mieux: je vais poignarder le violeur... »

Pour le reste: « Je sais d'avance que je ne peux pas même toucher du doigt ce que peut ressentir une femme qui a été violée. » De la même façon, en ce qui concerne la jeune Myriam de *Dispersez-vous, ralliez-vous!*, à qui il fait découvrir la jouissance, il ne s'aventure pas à décrire comme tel ce qu'elle ressent. « Je ne sais pas ce que c'est pour une femme d'avoir un orgasme pour la première fois. »

S'il a prêté sa voix à des personnages féminins dans « Oh... » comme dans *Dispersez-vous, ralliez-vous!*, Philippe Djian affirme qu'il n'a pas tenté pour autant de se mettre dans la peau de ses héroïnes. « J'en serais incapable. »

Collaboratrice  
Le DevoirDISPERSEZ-VOUS,  
RALLIEZ-VOUS!  
Philippe Djian  
Gallimard  
Paris, 2016, 200 pages

SONY PICTURES CLASSICS

Isabelle Huppert dans une scène du film *Elle*

## Quand le style induit l'histoire

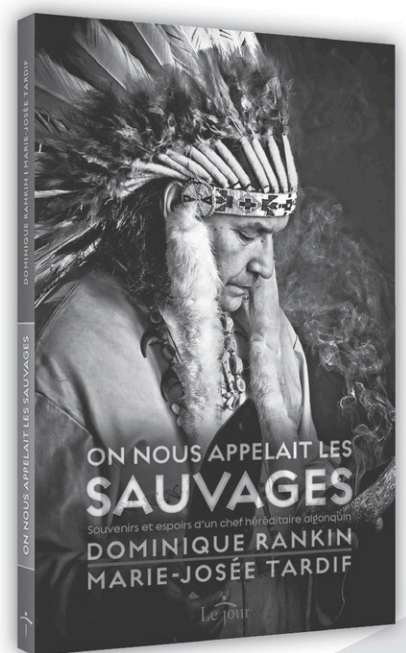
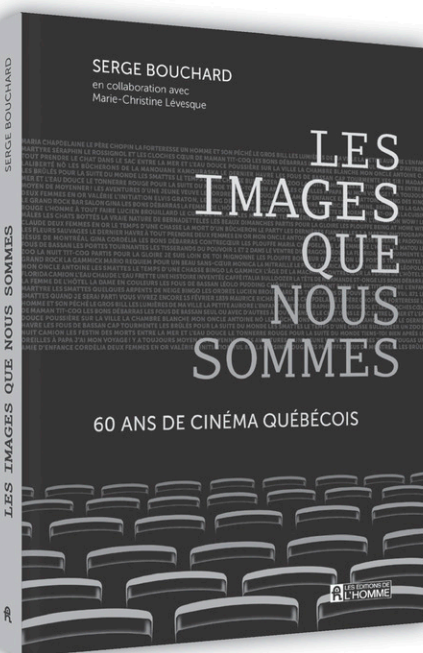
Comme écrivain, Djian confie n'avoir jamais de problème avec les histoires. « Quand ça démarre, je ne sais jamais où ça va: la première phrase en attire une autre. L'histoire ne me pose pas de problème, j'ai l'impression qu'elle est là, qu'elle est à mesure je vais la découvrir. Évidemment je ne suis pas idiot, j'essaie de faire que mes histoires aient un peu d'intérêt. Mais ça m'importe peu. J'ai des problèmes avec les phrases. Dans une phrase, quand il y a un mot qui ne va pas, il faut plutôt choisir la sonorité que le sens du mot. Ce n'est pas le sens qui est important, c'est comment il sonne dans votre oreille. Le monde m'apparaît comme une musique. Il y a une espèce de musique particulière; l'idée, c'est d'essayer de la saisir. » Cette musique particulière, c'est celle de notre époque? En quelque sorte, mais pas seulement, répond l'écrivain. « C'est moi qui entends le monde différemment. Ou qui l'entends d'une certaine manière aujourd'hui. Si on pouvait vivre mille ans, peut-être que de temps en temps je dirais: tiens, je vais aller boire un pot au Moyen Âge, pour faire un truc d'époque, mais je n'ai pas le temps de faire ça. Et notre époque, elle me parle tout le temps, j'ai tout le temps quelque chose à faire avec. »

Collaborateur  
Le Devoir

EXIL EN LA DEMEURE

Jean Bello  
Sémaphore  
Montréal, 2016, 181 pages

Le Groupe Homme félicite **M. Serge Bouchard** nommé officier de l'Ordre national du Québec et **M. Dominique Rankin**, nommé chevalier de l'Ordre national du Québec lors d'une cérémonie ayant eu lieu le 22 juin dernier.



En librairie

LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME  
Le jour  
Des sociétés de Québec Média

**LE FESTIVAL COMMENCE MERCREDI PROCHAIN!**

3 GRANDS ÉVÉNEMENTS GRATUITS SCÈNE TD PLACE DES FESTIVALS 21 h 30

SHARON JONES 29 JUIN 21 h 30

JAMIE LULUM 4 JUILLET 21 h 30

WEST TRAINZ 9 JUILLET

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA - 19 h 30

TKOOL & THE GANG 4 JUILLET - 20 h 30

MS. LAURYN HILL Première partie JALEN N'GONDA 5 et 6 JUILLET

Brian Wilson célébrations avec AL JARDINE et BLONDIE CHAPLIN 7 JUILLET

Pet Sounds 50th Anniversary

LES GRANDS CONCERTS RioTinto THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA - 20h

GREGORY PORTER Première partie JAIME WOODS 29 JUIN

HIROMI Première partie EDMAR CASTANEDA 30 JUIN

BLUE NOTE 75 BAND ROBERT GLASPER - LIONEL LOUKE AMBROSE AKINMUSIRE - MARCUS STRICKLAND DERRICK HODGE - KENDRICK SCOTT Première partie: 5 FOR TRIO 1<sup>er</sup> JUILLET

LES RYTHMES ((SiriusXM)) MÉTROPOLIS - 20h30

CAT POWER SOLO Première partie JESSE MAC CORMACK 29 JUIN

TROMBONES LOBYT GORELANS AVENUE Première partie BLAKDENJIM 4 JUILLET

Danny Brown Première partie HUSSER 5 JUILLET

TERRACE MARTIN 1<sup>er</sup> JUILLET - 22h - CLUB SODA

BILLETTERIE: PLACE DES ARTS / 514 842-2112 / 1 866 842-2112 / placedesarts.com  
MÉTROPOLIS / 1 855 790-1245 / ticketmaster.ca • CLUB SODA 514 286-1010 / clubsoda.ca

MONTREALJAZZFEST.COM

INFO-JAZZ LA PRESSE 514 871-1881 1 85JAZZFEST

Bell CASINO Heineken SAO HYUNDAI CBC Radio-Canada SNC-LAVALLIN TURKISH AIRLINES SPECTRA Canada Québec

## CULTURE › LIVRES

POÉSIE

## Les autopsies morbides d'Alexandre L'Archevêque

Faux sang explore le glauque avec une délectation de médecin légiste

HUGUES CORRIVEAU

Ames fragiles, s'abstenir ! Car on ne saurait s'attarder à quelque compromis de la part de ce poète inspiré par la « glauque » et les glaires, fasciné par le répugnant, le nez enfoui dans les miasmes putrides de l'humaine condition. C'est d'une radicalité si violente qu'on en reste ébaubis.

A eux seuls, quelques titres des parties tracent la voie : « Les lendemains de l'inceste », « De la dévoration du foie », « La cavité et la giclée », « Mammectomie », « Formaldéhyde ». Si la force de cette poésie ne tenait qu'à cette provocation, bien anodine en ces temps outranciers, elle ne tiendrait pas la route.

Or ce poète sait écrire dans la plaie rouge avec une efficacité redoutable. Baudelaire est déjà passé par là en créant quelques chefs-d'œuvre. Dès le premier poème, le ton est donné : « Embouchure du tuyau d'égout à l'arrière de l'hôpital. La nuit les corbeaux s'amuse avec la graisse les caillots les membres amputés à fabriquer des épouvantails pour éloigner les âmes. »

Docteur en psychologie, clinicien, passionné par la pulsion homicide, la perversion et la psychose, il transpose dans son écriture ses champs d'intérêt avec une rigueur sans faille. Ainsi, ce glissement terrifiant du sens : « Ta gorge accueille les rats grugent le mot amour dans ta bouche comme l'inceste. » On croirait entrer dans la tête d'un meurtrier, d'un humain déshumanisé, pénétrer des pulsions vicieuses qui nous embarrassent l'âme, captivés par ce mal ontologique qui transmute en proie tout être vivant voué à la décomposition. Cette férocité n'est pas loin d'un certain désespoir.

C'est d'autant plus intolérable quand la cassure vient dès la naissance : « tout ce qui tombe / lorsque le crâne s'affaisse / les couleurs primaires /

*l'odeur de la peau de maman / l'amour la haine / déchirent l'hymen. »* Chair à vif, déploration des pulsions morbides, lisse lieu de l'abominable, autant d'ancrages dans le délétère croupissement du monde. L'être humain, appelé au travail mortuaire, s'exécute : « la mort passe par le nez la pisse / la merde l'odeur du moribond / identique à celle du sexe // nous lavons les cadavres / cousons les trous. »

La relation papa-maman n'est pas saine, pas plus que celle du fils fait homme, obsédé par la faille, par l'entaille d'où s'échappent et où vont les

mouches. La tension érotique de ce drame sanguinaire qu'est pour le poète toute vie s'exacerbe et s'écoule des plaies. Jouissance parfaite, parfaite admission du mal qui exhause sa propre sensation d'exister. Et quand l'existence de

l'être se résume à ce poème, il y a de quoi s'inquiéter : « ton sourire n'est pas autre chose / qu'un arc de peau de chair / de graisse // ton ventre un sac / de sang // le couteau réclame / une à une / les lettres de ton nom. »

Ce qu'on pourrait appeler le mal-amour est ici féroce et déployé. C'est outrancier, à n'en pas douter, mais radical, et franchement dérangeant. En cela, le travail du poète est accompli, parfaitement. L'écriture de ce recueil est rigoureusement ciselée ; le sens du vers libre, les coupures rythmiques, la respiration des vers y sont admirablement maîtrisés. Les poèmes d'Alexandre L'Archevêque sont, à cet égard, exemplaires et font sentir au plus près ce qu'est le souffle en poésie. Ici, haletant, hachuré, éperdu.

Collaborateur  
Le Devoir

**FAUX SANG**  
Alexandre L'Archevêque  
Les éditions du Noroît  
Montréal, 2016, 75 pages



Certaines écoles aux États-Unis, rappelle Azar Nafisi, refusent désormais d'enseigner des chefs-d'œuvre de la littérature comme les aventures de *Huckleberry Finn*, de Mark Twain, sous prétexte que des mots ou des passages pourraient offenser les jeunes lecteurs.

## Éloge des pays inventés

La connaissance imaginative est indispensable au développement des démocraties, rappelle Azar Nafisi



CHRISTIAN  
DESMEULES

En 1863 dans *The Atlantic Monthly*, le philosophe, poète et naturaliste Henry David Thoreau se livrait à une virulente critique des États-Unis d'Amérique : « Même si nous reconnaissons que l'Américain s'est libéré d'une tyrannie politique, il est toujours l'esclave d'une tyrannie morale et économique... Pouvoons-nous appeler cette terre celle de la liberté ? Qu'est-ce que naître libre et ne pas vivre libre ? [...] Nous sommes déformés et rétrécis par une dévotion exclusive au commerce, au négoce, à l'industrie, à l'agriculture et à toutes ces choses qui ne sont que des moyens et non un but. »

À peu de chose près, cette critique est d'une brûlante actualité — et n'allez pas sourire trop vite : le chapeau nous fait trop bien. Comment un pays cosmopolite, terre d'immigration depuis toujours et héritier direct des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, a-t-il pu à ce point s'enfoncer dans la démagogie, le consumérisme et l'ignorance ?

En poussant jusqu'à l'absurde la logique marchande et l'utilitarisme, croit l'Irano-Américain Azar Nafisi dans son plus récent essai, *La république de l'imagination*, sous-titré *Comment les livres forgent une nation*. Certaines écoles aux États-Unis, rappelle-t-elle, refusent désormais d'enseigner des chefs-d'œuvre de la littérature comme *Les aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain, sous prétexte que des mots ou des passages — bien souvent sortis de leur contexte — pourraient offenser les jeunes lecteurs d'aujourd'hui.

Pourtant, contrairement à quelques phrases inventées susceptibles de traumatiser les adolescents, enfouies dans des livres devenus de plus en plus invisibles, la violence est partout sur les écrans et dans la rue. Violence de campagnes

électorales transformées en courses à l'argent (les candidats à la prochaine élection présidentielle ont déjà amassé en bloc l'équivalent d'un milliard de dollars). Violence de la rhétorique derrière la législation sur les armes à feu (« La seule chose qui arrête un méchant avec un fusil »).

Violence, aussi, d'un système de santé dominé par les compagnies d'assurances et la quête rapide du profit, et celle d'un pays où l'éducation supérieure est devenue un luxe réservé à une élite soucieuse de maintenir et de reproduire ses privilèges.

## L'imagination au pouvoir

« Il suffit de lire les lettres échangées à la fin de leur vie par John Adams et Thomas Jefferson », écrit Azar Nafisi dans *La république de l'imagination*, pour comprendre que le débat public actuel est une parodie de ce qui a constitué autrefois le discours politique américain.

George Washington, le premier président des États-Unis (1789-1797), avait pourtant donné le ton : « Rien ne mérite autant d'être soutenu que la valorisation de la science et de la littérature. Le savoir constitue dans tous les pays la base la plus solide du bonheur général. » Pour Thomas Jefferson, les États-Unis étaient le seul pays dont les fermiers lisaient Homère, alors que John Adams, lui, croyait qu'« un Américain de souche qui ne sait pas lire ou écrire est un phénomène aussi rare... qu'une comète ou un tremblement de terre ».

Azar Nafisi, née en 1955 à Téhéran, milite ici pour une sorte de retour aux sources : « Je soutiens que la connaissance imaginative est, d'un point de vue pratique, indispensable au développement d'une société démocratique, à sa vision d'elle-même et de son avenir, ainsi qu'à la sauvegarde de l'idéal qui l'a fondée. »

L'auteure, qui a fait une grande partie de ses études en Angleterre et aux États-Unis avant de retourner enseigner la littérature en Iran en 1979, portée comme bien d'autres par l'enthousiasme de la révolution,

est installée aux États-Unis depuis quinze ans. Devenue citoyenne américaine, elle enseigne aujourd'hui la littérature à l'Université Johns Hopkins de Washington.

*La république de l'imagination* est un hommage à son pays d'adoption, en même temps qu'il en est une critique. Essai à la structure narrative un peu flottante, il n'a pas la même résonance que son *Lire Lolita à Téhéran* (Plon, 2004), un livre qu'elle avait écrit, nous rappelle-t-elle, pour montrer que les Iraniens n'étaient pas « un autre exotique », mais des êtres humains comme chacun d'entre nous.

## Un monde parallèle

Mais tout en retraçant de manière personnelle son propre parcours de lectrice et d'immigrante, elle relit ici avec sensibilité et intelligence Mark Twain, le *Babbitt* de Sinclair Lewis (une puissante satire du matérialisme américain), mais aussi les romans de Carson McCullers et de James Baldwin.

Azar Nafisi, qui a vécu 18 ans dans une société totalitaire,

s'oppose bec et ongles à l'idée selon laquelle la passion et l'imagination seraient superflues et les humanités, improductives. « Je soutiens que la connaissance imaginative est, d'un point de vue pratique, indispensable au développement d'une société démocratique, à sa vision d'elle-même et de son avenir, ainsi qu'à la sauvegarde de l'idéal qui l'a fondée. »

La fiction se fait ainsi l'écho des conflits, petits ou grands, elle est à la fois une école de la vie et un refuge imprenable. C'est le « quelque part, de quelque façon », de Nabokov et le jardin d'Alice. « Un monde parallèle au monde réel, dont les occupants n'ont besoin ni de passeport ni d'aucun autre papier. »

C'est peut-être au fond le plus réel des mondes. Mais aussi le seul qui meurt avec nous.

cdesmeules@ledevoir.com

## LA RÉPUBLIQUE DE L'IMAGINATION

Azar Nafisi  
Traduit de l'anglais  
par Marie-Hélène Dumas  
JC Lattès  
Paris, 2016, 300 pages

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS  
Du 13 au 19 juin 2016

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NOMBRE DE SEMAINES)
------	----------------	--

▼ Romans québécois		
1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide 1/2
2	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 5/2
3	Vi	Kim Thuy/Libre Expression 3/11
4	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilios	Anne Robillard/Wellan 2/5
5	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression 4/5
6	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavolette/Marchand de feuilles 8/9
7	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise 6/10
8	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean 7/10
9	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descende aux...	Anne Robillard/Wellan 10/6
10	J'adore Rome. Enquête dans les bas-fonds du...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique 9/5

▼ Romans étrangers		
1	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel 1/3
2	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy 2/3
3	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO 3/13
4	L'insomnie	John Grisham/Lattès 5/6
5	Le dormiteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud 4/3
6	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque 7/2
7	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont 6/19
8	Sans nouvelles de toi	Joy Fielding/Michel Lafon 9/7
9	La rumeur	Elin Hilderbrand/Lattès 8/4
10	L'amie prodigieuse	Elena Ferrante/Gallimard -/1

▼ Essais québécois		
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse 2/36
2	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf 6/3
3	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier 5/6
4	Dans l'intimité du pouvoir	Dominique Lebel/Boréal 10/3
5	Le point sur la langue	Louis Cornélius/VLB 1/5
6	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété 3/11
7	La route du Pays-Brité. Archéologie du patriotisme...	Jonathan Livernois/Atelier 10 7/2
8	La médiocratie	Alain Deneault/Lux -/1
9	Survivre à l'offensive des riches	Roméo Bouchard/Écosociété -/1
10	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Bédard   Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété 4/7

▼ Essais étrangers		
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard 1/22
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/18
3	Ivres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob 3/4
4	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil -/1
5	Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la...	Aymeric Caron/Don Quichotte 4/6
6	Le plus et le moins	Eni De Luca/Gallimard 5/3
7	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL 6/2
8	La révolution transhumaniste	Luc Ferry/Plon -/1
9	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano   Inge Kloepper   Isabelle Gabolde/Boréal 9/2
10	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal -/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspard*.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'auteur Alexandre L'Archevêque sait écrire dans la plaie rouge avec une efficacité redoutable.

**LIBRAIRIE GALERIE**

ACHAT À DOMICILE  
514-914-2142

ESPACE LOCATIF DISPONIBLE

**b**  
Bonheur d'occasion  
Librairie

Fonds universitaires :  
• Littérature, Philosophie,  
Sciences humaines  
• Pléiade

Art québécois et international  
Livres d'art et livres d'artiste  
Livres anciens avant 1800  
Automatistes, Éditions Erta,  
Refus Global...

Bel espace chaleureux pour  
artistes en arts visuels  
• Consultez notre site web  
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais  
pour lancement de livre ou  
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal  
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
www.bonheurdoccasion.com

Sous la direction de  
Marie-Thérèse Lefebvre

**CHRONIQUES DES  
ARTS DE LA SCÈNE**  
À MONTRÉAL DURANT  
L'ENTRE-DEUX-GUERRES  
DANSE, THÉÂTRE, MUSIQUE

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

## CULTURE › LIVRES



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Plus qu'un commentateur habile, le jeune sociologue est un véritable penseur.

## Bock-Côté entre en dissidence

Ne laissons pas le multiculturalisme culpabiliser l'Occident, clame le brillant sociologue

LOUIS CORNELLIER



**M**athieu Bock-Côté (MBC) n'est pas un intellectuel de province. La profondeur de sa réflexion et la richesse de son style, qui allie densité et clarté, témoignent de son appartenance à l'élite de la pensée occidentale actuelle. Il fallait l'entendre, le 11 juin dernier, débattre avec le philosophe français Alain Renault à l'émission *Répliques*, animée par Alain Finkielkraut sur France Culture, pour n'en pas douter: MBC a de l'envergure.

Plus qu'un brillant commentateur, le jeune sociologue est un véritable penseur. « Il faut dire, écrit Vincent Trémolet de Villers dans *Le Figaro Histoire* de juin-juillet 2016, que Mathieu Bock-Côté voit tout, lit tout, comprend tout. Qu'il s'adresse à son lecteur avec la précision et l'enthousiasme de celui qui a choisi de transmettre plutôt que de poser. » En effet.

Et ce que MBC transmet dans *Le multiculturalisme comme religion politique*, un essai aux références principalement européennes, c'est une critique radicale de l'idéologie dominante de notre temps qu'est le multiculturalisme, une pensée qui postule, en gros, que l'Occident serait coupable d'avoir écrasé les groupes minoritaires (ethniques, sexuels, sociaux, etc.) et que la justice

nous impose, désormais, de déconstruire cette domination pour contribuer à l'avènement d'un monde enfin libre.

Mai 68

La gauche, jusqu'aux années 1950, critiquait le capitalisme au nom de l'horizon socialiste. La découverte de ses dérives totalitaires force toutefois ceux qui s'en réclament à changer de cap. On identifie alors « les nouvelles formes de l'exclusion sociale » et « les nouveaux acteurs pouvant endosser la critique de la société ». Mai 68, en France, est le moment phare de cette transformation de la gauche classique en une nouvelle gauche, plus sociale et culturelle que politique et économique.

On passe donc, note MBC, « d'une critique du capitalisme à une critique de la civilisation occidentale et des grandes institutions qui sont considérées comme sa gardienne, qu'il s'agisse de l'État, de la nation, de la famille ou de l'école ». Le prolétariat, héraut de l'élan révolutionnaire d'hier, n'a plus la cote puisqu'on le découvre trop souvent conservateur. La nouvelle gauche, qui a rencontré la contre-culture, s'investira désormais dans la défense de toutes les « identités subordonnées à l'hégémonie de l'homme blanc occidental ». La droite conservatrice, quant à elle, finira par se rallier mollement à cette idéologie « diversitaire » et ne se distinguera plus de la gauche que par son néolibéralisme assumé.

Aujourd'hui, ce multiculturalisme se présente comme l'incarnation du progrès et

s'impose comme la trame des sociétés occidentales. L'histoire, au lieu d'être une école de patriotisme, de mémoire ou de gratitude, est mise en procès. On criminalise le passé en accusant nos ancêtres d'avoir péché contre la diversité. « Étudier l'histoire, explique MBC en déplorant cette attitude, c'est apprendre à s'en délivrer. Car que retenir d'un monde qui s'était édifié en écrasant la différence ? »

Toute une sociologie, dans la même logique, s'emploie à rejeter la pertinence « d'une culture commune nouée dans une histoire » et prône « l'inversion du devoir d'intégration », en faisant de la société majoritaire la responsable de toutes les exclusions. L'identité nationale, enfin, est appelée à abandonner « son particularisme historique » pour ne pas « blesser les nouveaux venus » et à se dissoudre dans un pacte juridique.

Résistance conservatrice

Dans ce nouveau monde, ceux qui sont attachés à la nation historique et à ses traditions parce qu'ils croient que l'héritage est « un passage fondamental sans lequel l'individu est condamné à la sécheresse culturelle, à une vie vide de sens », parce qu'ils sont convaincus que « la communauté politique ne saurait durablement exister sans une mémoire forte, ancrant les hommes dans le sentiment d'un monde partagé » et que la fragmentation de la société en de multiples groupes minoritaires menant l'instruction contre la culture nationale nuit à la démocratie et à la capacité d'agir collectivement, ceux-là, donc, les conservateurs au sens philosophique du terme, de droite comme de gauche, sont accusés de refuser le progrès, de faire le jeu de l'extrême droite, voire d'être un peu dérangés pour aller ainsi contre le sens de l'Histoire.

Bock-Côté, qui n'a pas froid aux yeux et qui a les moyens intellectuels de son culot, formule, dans cet éblouissant essai, une invitation à entrer en dissidence contre cette idéologie de la diversité, sans pour autant se réfugier dans les bras d'une droite populiste étriquée. Pour mener le combat conservateur, MBC s'inspire notamment de la droite gaulliste. Ce n'est pas la seule manière d'être conservateur. On peut camper à gauche et tenir à l'héritage occidental. La dissidence, aujourd'hui comme hier, n'est pas une religion et sait faire front commun, malgré les différences, si nécessaire.

lcornellier@ledevoir.com

LE MULTICULTURALISME  
COMME RELIGION  
POLITIQUE

Mathieu Bock-Côté  
Cerf  
Paris, 2016, 368 pages

Louis Cornellier

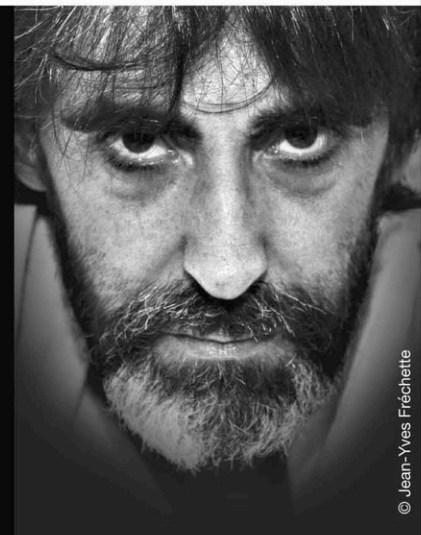
# L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

BIZ

## Naufrage

« Là où le travail consiste à faire semblant de faire quelque chose, Biz, lui, ne fait pas semblant. Il dit. Des réponses, il n'en a pas. Mais il a une plume. Et de la compassion. [...] [L'auteur] surprend et ravit avec ce quatrième roman dans lequel il parle du pardon, et de sa valeur selon la personne qui nous l'accorde. »

Natalia Wysocka, *Mémo*



© Jean-Wes Fréchette

DAVID DORAIS

## Oh ! La belle province !

Épopée touristique

« Traquant le dérisoire sous l'ordinaire, les injonctions festives et les bondieuseries nationales, *Oh ! La belle province !* contient quelques scènes hilarantes, "elvisgrattonesques". [...] Un voyage ironique au pays du kitsch – qui n'est pas tout à fait le québécois tout en l'étant parfois –, qu'il s'agisse de gastronomie, de rapports humains ou d'artisanat. Grinçant. »

Christian Desneules, *Le Devoir*



© Joanne Vargaut

KIEV RENAUD

## Je n'ai jamais embrassé Laure

« Un petit bijou articulé autour du regard de trois femmes, dont l'une, en devenant. [...] Un récit magnifique où se marient tendresse et volupté : on imagine bien la chaleur mordorée d'un astre qui fait lentement rouler des perles de sueur le long de la gorge de ces femmes, si différentes et semblables à la fois, au rythme des tensions et alanguissements. »

Benoît Migneault, *Fugues*



© Matthew Gaines

MARC SÉGUIN

## Nord Alice

« Entre une attaque d'ours polaire et un écrasement d'hélicoptère dans le brouillard, les personnages de *Nord Alice* luttent sans cesse contre une nature hostile et affrontent la mort dans ce qu'elle a de plus charnel. [...] Marc Séguin [...] a trouvé Dieu sait où l'énergie d'insuffler à son roman la férocité dictée par son sujet. Son écriture est instinctive, viscérale [...] »

Martine Desjardins, *L'actualité*



© Jérôme Guibord - Shoot Studio

MICHEL TREMBLAY

## La traversée du malheur

« Tremblay réussit un exploit romanesque avec cette *Traversée du malheur*, où s'entrechoquent dialogues et monologues intérieurs au fil d'un récit qui nous laisse sans répit. En mettant le point final à sa *Saga des Desrochers*, il parvient à faire des liens révélateurs, fondateurs, avec son cycle des *Chroniques*. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*



© Hugo-Sébastien Aubert

POUR DE  
BONNES VACANCES,  
PASSEZ CHEZ  
VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

lemeac.com

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles  
Québec